

Cet homme, fils de simples cultivateurs et presque paysan lui-même, se nommait Pierre Prost.

Il n'était pas riche, tant s'en fallait ; mais, outre sa maisonnette, il possédait quelques champs dont le produit lui permettait de vivre sans demander au travail manuel son pain de chaque jour.

Pierre Prost appartenait à la grande famille de ces hommes marqués au front d'un sceau divin et de qui l'on peut dire, au jour de leur mort :—“ Ils ont passé sur la terre en faisant du bien, quelle que soit d'ailleurs la position sociale dans laquelle le hasard ou la Providence les ait fait naître.

Faire du bien !. . telle avait été, en effet, la constante préoccupation de Pierre Prost dès sa jeunesse, et il n'était presque qu'un enfant encore que déjà il se demandait de quelle façon il pourrait s'y prendre pour être sans cesse utile à ceux qui l'entouraient et à l'aide desquels l'extrême médiocrité de ses ressources ne lui permettrait point de venir d'une certaine façon.

Pieux, et même un peu exalté dans ses croyances, comme le sont généralement les paysans des montagnes, vivant loin des villes et du contact du monde—(comme ils l'étaient surtout à cet époque,)—Pierre Prost songea d'abord à se faire prêtre.

Mais il y avait en lui je ne sais quels vagues instincts d'indépendance que la rigidité de la discipline ecclésiastique épouvantait.—Le jeune montagnard renonça donc à devenir le médecin de l'âme et résolut de se faire le médecin du corps.

A dix-huit ans, et sachant seulement lire et écrire, il s'en alla à Dôle pour y étudier.—Dôle, aujourd'hui pauvre petite sous-préfecture fort modeste et presque ignorée, possédait alors une très-réelle et très-sérieuse importance.—Cette ville était le chef-lieu du principal des trois “bailliages” de la Franche-Comté.—Elle était, en outre, le siège du parlement dont les États généraux nommaient les membres, et qui administrait la province.

Au bout de quatre années d'un travail assidu, Pierre Prost revint à Longchaumois.—Sa science aurait fait sourire dédaigneusement tout étudiant de nos jours, de seconde année et de moyenne force.—Mais à cette époque, et dans ces montagnes sauvages et profondément inconnues, Pierre Prost était en vérité un médecin très-habile et très-savant.

Ce jeune homme de vingt-deux ans vécut, à partir de ce moment, non pas pour lui, mais pour les autres.—Il se fit le médecin des pauvres.—Il passa ses jours et ses nuits à courir de la plaine à la montagne, portant ses secours et ses soins à tous ceux qui les réclamaient, et n'acceptant aucune rétribution pour ses ordonnances.

En médecine, l'habitude et l'expérience sont les deux tiers du talent :—aussi Pierre Prost, dont l'intelligence était belle et l'entendement développé, ne tarda-t-il guère à devenir un praticien remarquable.—Il fit des

cures extraordinaires ; la voix du peuple les grossit encore et cria presque au miracle ;—bref, la réputation du médecin paysan grandit de telle sorte qu'il fut appelé dans quelques manoirs, et qu'il compta dans sa clientèle des dames châtelaines et des gentilshommes.

Il ne se faisait en aucune façon prier pour accepter l'argent de ces nobles clients ; mais, tout aussitôt, cet argent était déposé par lui entre les mains du vénérable curé de Longchaumois, avec prière de le répandre en aumônes.

Les médecins de ce genre ont été rares à toutes les époques, et très sincèrement je crois que la race en est aujourd'hui tout à fait perdue ;— cependant il n'est peut-être pas impossible que je me trompe,—et je souhaite me tromper.

Le jeune Franc-Comtois menait depuis dix années cette admirable existence de charité et de dévouement, quand il se prit d'amour pour une jeune fille des environs de Saint-Claude.—Cette jeune fille n'avait pour dot que sa grande beauté, ses vingt ans et sa bonne réputation :—elle se nommait Tiennette-Levillain.

Pierre Prost la demanda en mariage.—Il avait alors trente-deux ans, mais il paraissait en avoir au moins quarante, par suite des fatigues et des privations de toutes sortes qu'il supportait avec une héroïque insouciance.—Sa taille était haute,—sa figure expressive et belle, mais bronzée par le soleil et les vents,—son front dégarni,—ses épaules légèrement arrondies.

L'été, Pierre Prost portait un sarrau de toile bise.—L'hiver, il s'habillait comme les paysans, d'un droguet gris très épais et grossièrement coupé par une tailleuse du village.

En somme, il n'avait rien de ce qui pouvait séduire une jeune fille—mais Tiennette Levillain, qui n'était point romanesque, consentit avec bonheur et reconnaissance à devenir la femme du médecin de Longchaumois.

Le mariage fut célébré le 14 janvier 1618.—Pierre Prost put comprendre, ce jour-là, à quel point il était populaire et adoré et dans le pays — Une immense multitude, venue de toutes les paroisses environnantes se pressait autour de la petite église dans laquelle les deux époux recevaient la bénédiction nuptiale.—Quand ils sortirent,—lui fier et joyeux,—elle toute rougissante sous sa blanche couronne de mariée,—d'unanimes acclamations retentirent, et c'était à qui leur souhaiterait le plus haut longue vie, prospérité, beaux enfants, bonheur sans nuage et le reste. . .

Certes, les populations n'eussent point témoigné cet empressement ardent et venu du cœur, au premier président du parlement de Dôle le plus important magistrat des trois baillages.

(A SUIVRE)